

de Rennes se singularise alors car les paroisses riches, celles du pays toilier, s'y trouvent majoritairement. En revanche, d'éventuelles originalités des paroisses côtières n'apparaissent guère. Reste alors le cas du monde urbain, évoqué à plusieurs reprises à titre de comparaison puisqu'il n'est pas l'objet du travail, essentiellement à travers les cas fougerais et vitréen : précocité des confréries, pas seulement de métiers, usages originaux (pêle-mêle, les veilleuses, p. 75, les bancs, p. 198, les orgues, p. 296, les processions, p. 321...). Un univers assez différent de celui des campagnes se dessine, celui des élites dévotes, par exemple, que nous découvrons dans les pages consacrées à l'étonnante Compagnie du Saint-Sacrement de Vitré, illustration frappante de la pesanteur du contrôle social par lequel a pu aussi se traduire le mouvement de réforme, au-delà du cas d'une ville atypique par la présence rare d'une communauté protestante de quelque importance.

Sous tendu par de nombreuses lectures, à caractère théorique ou comparatif, riche d'une impressionnante quantité d'informations rassemblées dans un discours historique cohérent, l'ouvrage soutient la thèse que « de fait, la Réforme catholique est sans doute l'outil principal de la modernité dans la Bretagne du XVII<sup>e</sup> siècle, si l'on entend par modernité l'avènement d'un nouveau type de rationalité » (p. 357). En ce sens, le processus de transformation religieuse et culturelle, pour reprendre le titre original, produit bien une « révolution des paroisses ». Pour l'auteur, ce modèle tridentin se perpétue dans les campagnes sur la longue durée, jusqu'aux bouleversements tant religieux que sociaux des années 1960. Nous voici alors sur les terres de Michel Lagrée, qui soutenait lui aussi avec force le rôle éminent tenu par l'Église dans l'entrée de la Bretagne dans une autre modernité.

Il reste à souhaiter que l'auteur, de l'université de Reims où il enseigne maintenant, ne délaisse pas la Bretagne et le chantier prometteur qu'il a ouvert.

Bruno ISBLED

Nolwenn RANNOU, *Joseph Bigot (1807-1894) architecte et restaurateur*. Presses universitaires de Rennes et Archives Modernes d'Architecture de Bretagne, 2006, 375 p.

Lors du congrès de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne qui s'est tenu en septembre 2006 à Concarneau, l'une des excursions nous a menés au château de Keriolet, œuvre extraordinaire érigée par l'architecte Bigot dans un style gothique éclectique à la fois archéologique et imaginaire. Ce fut une découverte pour beaucoup, commentée par Nolwenn

Rannou, auteur d'une thèse en histoire de l'art sur cet architecte. Joseph Bigot est surtout connu par l'édification des flèches de la cathédrale Saint-Corentin de Quimper, entreprise dont les conditions de réalisation ont alors marqué les esprits : le financement en fut en effet essentiellement assuré par une souscription diocésaine, le *sou de Saint-Corentin*, qui couvrit un peu plus de 140 000 F des 149 740 F du coût de l'édification des flèches.

Les interventions de l'architecte furent nombreuses dans tout le Finistère et s'étendirent sur 60 années de 1834 à 1894. Nolwenn Rannou en a fait le décompte : 107 chantiers sur les églises et chapelles dont la plupart pour des constructions nouvelles ou partielles, 12 interventions sur les communautés et établissements religieux, 51 constructions de presbytères, un agrandissement de l'évêché, 92 constructions scolaires (écoles, écoles-mairies, salles d'asile), 26 constructions d'immeubles privés dont une douzaine de manoirs ou châteaux. Et pourtant le souvenir de Bigot, non diplômé des Beaux-Arts et formé sur le tas par des ingénieurs des Ponts et Chaussées et des architectes, s'est estompé : les monographies rédigées dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle s'étendent peu sur les édifices du XIX<sup>e</sup> siècle et, lorsqu'elles en font état, peinent parfois à les dater et ignorent presque toujours leurs maîtres d'œuvre. Ainsi que l'écrit dans sa préface Jean-Yves Andrieux, professeur d'histoire de l'architecture à l'université de Haute-Bretagne, « on a le sentiment qu'écrasé par le savoir pratique du restaurateur qui fut son bagage principal, l'architecte est demeuré enfermé dans la gangue du savoir associé à l'histoire, au passé, étouffant son inlassable activité de constructeur ». Depuis peu on a redécouvert le rôle important de l'architecte départemental du Finistère et de l'architecte diocésain Joseph Bigot dans la construction, la restauration et la conservation de ce qui est devenu le patrimoine du XIX<sup>e</sup> siècle. Le mérite en revient pour une part à la Société archéologique du Finistère – dont faisait partie Joseph Bigot en son temps – qui, en 1977, publia une étude de 60 pages de Jeanne Baylé sur cet architecte quimpérois, étude réalisée en exploitant l'important fonds d'archives conservé aux Archives départementales du Finistère et aux Archives de l'évêché de Quimper. Tels furent sans doute le point de départ et l'inspiration de la thèse de Nolwenn Rannou.

La personnalité de Joseph Bigot est bien étudiée : son père et son grand-père furent entrepreneurs à Quimper ; son beau-père (et oncle) Le Guillou-Penanros est un notable de Concarneau à la fois notaire, conseiller général et industriel de la pêche ; son beau-frère et ami Sylvain Peyron sera le père du chanoine Paul Peyron, l'érudite archiviste de l'évêché. Les familles sont nombreuses et un arbre généalogique aurait permis de clarifier les relations entre frères, sœurs et cousins mentionnés tout au long de l'ouvrage – et étudiés par ailleurs dans l'article, paru en 1982, d'Anne Brillet concernant la famille Peyron. Car c'est bien dans ce milieu cor-

nouaillais et ecclésiastique que travaille notre architecte. La répartition de ses interventions est la suivante : 62,56 % pour l'arrondissement de Quimper, 13,82 % pour celui de Châteaulin, 12,06 % pour celui de Quimperlé, 9,8 % pour celui de Brest, 0,75 % pour celui de Morlaix et 1,01 % pour les interventions hors Finistère.

Une enquête minutieuse – dans les archives et sur le terrain – a permis à l'auteur de récolter les matériaux d'un catalogue exhaustif des œuvres bâties. Celles-ci sont présentées selon un plan méthodique qui met bien en valeur l'esprit dans lequel travaille l'architecte et la qualité plus ou moins grande des travaux. Après la présentation de Bigot et de son entourage, un chapitre étudie les méthodes de travail de l'architecte et les bases de sa formation intellectuelle. Est abordée ensuite l'une des parties essentielles de l'ouvrage, l'exercice de la restauration des monuments anciens par Bigot, avec l'étude des restitutions de monuments romans, Notre-Dame de Locmaria à Quimper, l'abbaye Notre-Dame de Daoulas et son cloître, propriété de son gendre, Sainte-Croix de Quimperlé où il est appelé d'urgence le jour de l'effondrement du clocher, et surtout la restauration et l'achèvement de la cathédrale Saint-Corentin de Quimper, travaux pour lesquels il entre en conflit avec René-François Le Men, secrétaire de la Société archéologique du Finistère, archiviste du département et auteur d'une monographie critique de la cathédrale.

L'architecture religieuse fait ensuite l'objet d'un chapitre intitulé « Du néoclassicisme au néo médiéval » : les églises de Bigot ne sont jamais entièrement des pastiches d'œuvres anciennes ; ses imitations, parfois très allusives, se cantonnent à des éléments précis. Il élabore ses projets non comme un ensemble mais à partir d'un catalogue d'exemples, façade, clocher, chevet, arcades, décor, couverture, qu'il juxtapose ensuite. La recherche de la régularité et de la symétrie est fréquente en façade comme en plan, mais l'unité de style, qu'il s'efforce de respecter dans ses restaurations, n'existe guère dans ses propres œuvres. Ses références ont tendance à se réduire à la « période fondamentale » (XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles).

La commande publique recouvre une grande diversité de programme, aux visées idéologiques très disparates, allant de l'architecture symbolique incarnant une sorte de pouvoir (musée de Quimper, mairie, tribunal) aux constructions plus fonctionnelles, commerciales (halles) ou collectives (asile, hospice, école). Quant à la commande privée, elle va des bâtiments agricoles aux maisons de ville, eux aussi fonctionnels, des maisons de plaisance aux châteaux, domaine privilégié de l'éclectisme ; elle s'incarne dans la « réalisation d'un rêve », le château de Kerioulet pour la princesse Narischkine et le comte de Chauveau, construction qui a occupé l'architecte pendant plus de vingt ans, particulièrement de 1863 à 1869 et de 1880 à 1884, et dont il tire une grande fierté.

L'intention de l'auteur n'est certes pas de rédiger des monographies de monuments, mais bien d'écrire une histoire de l'architecture à travers les travaux d'un architecte. Cependant pour retrouver les différents éléments de la documentation concernant chacun des édifices, il eût été utile, voire même indispensable, de fournir un index des noms de lieux, comme cela été fort bien fait pour les noms de personnes. Tout au moins eût-il été commode de trouver les références des pages dans la « liste des principales interventions de Bigot ». Après cette liste, publiée en annexe (p. 321-335), des graphiques retracent l'évolution des commandes par période de cinq ans, et des cartes les interventions de Bigot par arrondissement et l'implantation de ses églises et constructions scolaires. Un état des sources archivistiques et imprimées précède une bibliographie qui associe utilement les ouvrages généraux d'architecture du XIX<sup>e</sup> siècle aux études d'intérêt régional ou local, parfait reflet de la recherche menée avec succès par Nolwenn Rannou.

Jacques CHARPY

Nota : L'ecclésiastique chargé d'une paroisse porte en Basse Bretagne le titre de recteur. Lorsqu'il intervient auprès d'un maire au titre de la fabrique paroissiale, c'est à titre de « recteur » et non de « prêtre ». La rédaction est parfois erronée, par exemple p. 69-70 pour l'église de Saint-Thurien.

Barry CUNLIFFE et Patrick GALLIOU, *Les fouilles du Yaudet en Ploulec'h, Côtes-d'Armor – Volume 2 : Le site : de la préhistoire à la fin de l'Empire Gaulois*. Oxford University School of Archaeology : monograph 63. Institute of Archaeology, University of Oxford / Centre de recherche bretonne et celtique, Université de Bretagne occidentale, Oxford, 2005, 390 pages, nombreuses illustrations, cartes et plans.

Un an après la publication du premier volume dont j'ai eu le plaisir de rendre compte ici même en 2005, voici le second. On ne peut que louer les auteurs et tous ceux qui les ont aidés à livrer si rapidement au public les résultats de fouilles qui se sont achevées en 2002 après onze ans de travaux sur le terrain, qu'il a fallu ensuite analyser et dont il a fallu mettre en forme les résultats. Le premier tome avait pour but de présenter le Yaudet tel qu'il apparaît actuellement et tel que nous le décrivent les sources écrites. Le présent ouvrage est consacré à l'histoire du site de la Préhistoire à la fin de l'Empire gaulois. Il en reste encore un à paraître qui traitera de la période allant de la fin du IV<sup>e</sup> siècle au début de l'époque moderne ; il contiendra aussi apparemment des annexes qui n'ont pu trouver place dans les deux premiers volumes.